



Le lundi 30 Janvier 2017,

Discours d'ouverture - Patricia Blanchon

**Conférence-débat : « La non violence, ça s'apprend »
avec Jean-François Bernardini, artiste et président de l'AFC-Umani**

**Lundi 30 Janvier 2017
13 h 30 ó 15 h 30
Amphithéâtre Lycée du Parc**

Bonjour à tous,

Et je suis très heureuse de vous voir aussi nombreux ici dans cet amphithéâtre pour notre première conférence destinée aux lycéens du Lycée du Parc.

Je remercie toutes les personnes qui ont contribué à la préparation de cet événement Mr Charpentier, proviseur, Mr Debray, proviseur-adjoint, Mmes Rude, adjointe au proviseur, Claire Vidal assistante du Proviseur, responsables avec moi de toute l'organisation, mes collègues de français Anne-Laure Daviet, d'anglais, Gaëlle Lafitte, Aude Jampy, d'histoire, Hatim Laghrib qui ont travaillé avec leurs classes sur le sujet de la Conférence sans oublier nos collègues documentalistes, Marielle Nicolet, Vincent Courtois et Serge Dutoit qui ont accueilli nos élèves en offrant une documentation des plus riches, Thibaud Roche et pour la logistique audiovisuelle Ayman Idrissi Kaitouni, Gérard Perraud et Jean-Pierre Fertala. Je tiens à remercier aussi nos élèves de secondes 502, 503 et de premières 631, 632, 633, 634, Domitille Genot et Lysiane Faure, élèves du club Photo du lycée du Parc, pour leur investissement et la qualité de leur réflexion, la beauté et l'inventivité des affiches que vous pouvez observer exposées sur les murs de la cafétéria et les petites surprises théâtrales et cinématographiques qui ont illustré la conférence.

Un beau sujet de réflexion nous rassemble et je suis convaincue qu'avec cette salle comble, le terrain est propice à un échange des plus fructueux, d'autant plus avec notre hôte d'un jour que vous allez découvrir et qui ne pourra que vous ravir, à savoir Monsieur Jean-François Bernardini.

Mais avant de lancer cette conférence, je voudrais brièvement dire quelques mots sur le sujet choisi : « La Non Violence, ça s'apprend. ». Belle formule que nous a proposé notre conférencier et qui s'inscrit dans une longue tradition humaniste qui remonte loin dans le temps et déjà dans l'Antiquité. En fait, nous ne sommes qu'un maillon d'une longue chaîne humaine qui ne cesse de faire progresser les êtres humains. Et on ne peut que penser aux auteurs du 16^e siècle qui ont su relancer le débat avec une clairvoyance et une vigueur sans conteste. Que serions-nous sans

Erasmus de Rotterdam, Thomas More, François Rabelais, Etienne de La Boétie, Michel de Montaigne í qui, forts d'une soif de savoir, d'une volonté inextinguible d'ériger un monde meilleur, qui n'existe pas encore mais qui est possible, ne cessent de nous faire rêver à ce monde, que l'on traduit par UTOPIE. Et il est de notre devoir d'y croire encore. Grâce à leurs rêves utopiques, les Droits de l'Homme existent, les écoles sont ouvertes aux femmes, l'esclavage a été aboli í même si tous ces acquis restent fragiles.

Dans son *Plaidoyer pour la Paix*, Erasme, sacré prince des humanistes, s'indigne déjà en 1516 du fait que les hommes se comportent moins bien que des animaux. Voici ce qu'il écrit et qu'il tient d'ailleurs d'Aristote et de son *Histoire des animaux* : « Les êtres dépourvus de raison se conduisent à l'intérieur de leur propre espèce, de manière civile et vivent dans la concorde. Les éléphants vivent en troupe, les porcs et les brebis paissent en troupeaux, les grues et les corneilles volent en bandes, les cigognes _ qui en outre ont un modèle de piété filiale _ ont leur réunion et les dauphins assurent leur survie en s'entraînant mutuellement. La vie, en société et dans la concorde, des fourmis et des abeilles est célébré » Sommes-nous, encore maintenant, à leur hauteur ?

Dans son sillon, en 1546 dans *le Tiers-Livre*, Rabelais définira l'homme comme un microcosme dans l'univers qui ne peut qu'obéir à une règle unique : celle de l'interdépendance, avec ses organes qui mutuellement prêtent, empruntent, donnent et cette harmonie du corps fonctionne comme une vaste allégorie de la concorde qui devrait régner entre les hommes. Et pourtant, à la place, que faisons-nous si ce n'est « un vaste tintamarre » comme se le plaît à dire son auteur ?

Les hommes ont oublié qu'ils sont là pour vivre ensemble et mieux vivre ensemble. Beaucoup de ces auteurs constatent malheureusement la discorde, les guerres, les haines et n'hésitent pas à prôner des rappels au bon sens, parfois nous invitent à un retour à cet état naturel qui a fait de nous des êtres bons, à perpétrer des rêves utopistes. De toute façon, les gens de lettres, les artistes, les philosophes nous mettent en garde face à une dérive inévitable celle de la violence qui ne cesse de générer la violence. Un cercle vicieux dont on n'arrive plus à se dépêtrer.

Pourtant, une voix singulière s'élève pour s'adresser à nous et garantir notre liberté face à de tels engrenages, face à ces tyrans de toutes sortes qui nous écrasent, en prônant une résistance et une non violence efficaces . . Cet homme n'est autre que La Boétie et voici ce que, dans son *Discours de la servitude volontaire* rédigé entre 1546 et 1548, il conseille à propos d'un tyran qui opprimerait des hommes : « í Il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire, il est de soi-même défait mais que le pays ne consente à sa servitude í » et plus loin il précise : « Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. »

Ironie du sort : à ces profondes réflexions humanistes succéderont des maux inouïs à commencer par les guerres de religions entre catholiques et protestants dès la fin du 16°. Mais à chaque fois, des écrivains, des philosophes, des poètes, des artistes rappellent ces nobles valeurs et tentent de faire progresser les lois qui ne peuvent que garantir cet équilibre de paix et déjà La Boétie prônait le caractère indissociable entre la « Pax » et la « Lex », c'est-à-dire, la paix et la loi.

Rien d'étonnant aujourd'hui que nous accueillions un homme qui relève de cette philosophie humaniste. Et, pour le débat de ce jour, il nous fallait, une personnalité engagée, un homme de convictions, une voix posée et déterminée qui sait pénétrer nos cœurs, un chanteur et poète

reconnu urbi et orbi, un humaniste qui a puisé sa sagesse dans la terre d'une si belle île qu'elle se nomme Kalliste, un être qui rayonne en artiste pour qui les mots font briller la paix en France et dans le monde í autrement dit Jean-François Bernardini, membre du groupe polyphonique corse I Muvrini, président de la Fondation Umani.

C'est un grand honneur de pouvoir compter sur vous monsieur Bernardini, vous qui ne comptez pas votre temps pour sillonner la France et semer votre parole lors de conférences, donner des concerts avec le groupe I Muvrini, aller à la rencontre de gens, « tendre la main » à Jalalabad, en Palestine, en Israëlí comme vous le dites si bien dans vos chansons et ne pas oublier les vôtres en Corse que vous aidez à travers la fondation Umani.

Vous ne faites pas que chanter et distraire le temps d'un concert, vous savez joindre les mots aux actes. Et dans le monde où nous vivons, il est important de rencontrer des gens comme vous. Il est important d'entendre des mots envahir notre esprit pour le nourrir un peu,

" imaginer
imaginer un monde

une fête une force une foi
une flamme cette fleur naissante déjà
une marche un élan un amour
dans tes mains
imagine ce monde changer "

et pourquoi pas í

" si l'on tentait un jour
un jour ce pouvoir
d'illuminer les nuits
les bleues les noires
juste une petite graine
une goutte d'utopie
un espoir naissant
si quelqu'un nous entend."

Ces mots, autant de "signes pour vivre", sont de vous et de votre dernier enregistrement *INVICTA* ; voyez comme la salle vous écoute !

Aussi, nous vous remercions de votre présence et du temps que vous prenez pour nous, gracieusement.

Maintenant, je vous laisse la parole. Bienvenue à vous. Et si je me permettais une formule dans la langue que vous chérissez, je dirais : « Fraternali Saluti ».

Patricia Blanchon